

## Gaby

Elle s'appelait Gaby, non pas Gabrielle, et encore moins Gabriel comme l'ange.

C'était un personnage haut en couleur, haut en verbe, haut en cœur.

Elle a eu une vie en dent de scie. Une vie de femme avec un mari qu'elle n'aimait pas mais qui a eu la délicate attention de décéder bien avant elle, pour lui laisser quelques douces années de vie et de répit. Une vie de mère avec trois enfants qu'elle aimait plus que tout.

Elle aimait (aussi mais moins) les pulls en cachemire, les foulards de soie, les salons de thé mais elle n'était pas snob, oh ça non, plutôt coquette et gourmande. Elle avait un caractère bien trempé, un tempérament énergique et une joie de vivre communicative.

Elle n'aimait pas les étrangers. Pour elle, étaient étrangers, tous ceux qui n'étaient pas de sa famille, de son sang. Le monde se divisait ainsi aisément en deux groupes bien distincts : ceux pour qui elle donnait tout, et ceux pour qui elle ne donnait rien, les deux étant bien évidemment parfaitement opposés et totalement irréconciliables.

J'étais de son clan et j'ai profité de son amour absolu et inconditionnel, de sa générosité, de ses bras, de ses baisers aussi. J'ai profité de ses attentions, de son soutien, de ses compliments, de notre complicité. J'ai profité de son humour, de sa mauvaise foi, de nos fous rires, de ses coups de gueules. Pour nous, elle était un cœur de velours dans un gant de soie, pour d'autres, un cœur de fer dans un gant d'acier.

Elle n'était pleinement elle, entièrement elle, qu'entourée des siens. Elle s'éclairait alors, s'illuminait, se révélait, déployant une tendresse démesurée pour chacun. Sa joie, sa raison de vivre était de nous réunir autour d'elle, à deux, dix ou cinquante, peu importe le nombre, peu importe le prétexte. On était toujours sûr de trouver une montagne d'affection, des mets délicieux, toujours, beaucoup, avec « un petit truc » en plus pour chacun, pour moi souvent.

Le temps a passé, une vie a passé. Elle a vieilli, elle est tombée malade. Elle ne voulait pas nous quitter, ça non. Cette famille, ce clan qu'elle avait vu grandir, s'agrandir, son univers pour lequel elle avait tout donné, il n'était pas question de les quitter et encore moins d'être absente à une quelconque occasion qui nous réunirait.

Et, avec Gaby, quand c'était non, c'était plutôt « NON !!! ».

Le jour de ses obsèques, lorsque les agents des pompes funèbres sont venus la chercher, chez elle, dans sa maison, où les siens étaient réunis, avec elle, pour elle, il était rigoureusement inconcevable qu'elle s'en aille. Je pense qu'à la simple idée de « mise en bière », elle aurait

répondu qu'elle-même ne buvait pas d'alcool mais qu'il y en avait toujours au frais pour nous, les siens, évidemment. Aussi, dans ce contexte précis, elle n'aurait sûrement pas raté l'occasion de se montrer particulièrement obséquieuse.

Les messieurs des pompes funèbres ont emprunté l'ascenseur pour venir la prendre. Grave erreur ! Ils ne connaissaient pas Gaby, forcément ! L'ascenseur s'est coincé, avec les agents funéraires dedans. Ils étaient trois, bloqués dans cet ascenseur minuscule. Les dépanneurs d'Otis ont mis presque six heures à les sortir de là : de mémoire de dépanneurs, ils n'avaient jamais vu ça et ne pouvaient l'expliquer. Une double sécurité s'était « sans raison » enclenchée, elle-même, apparemment, doublement bloquée.

Lorsque blêmes et transpirants, les porteurs funéraires et thanatopracteurs ont enfin été libérés de l'emprise de l'ascenseur, ils ont trouvé une famille endeuillée, certes, mais sans grande tristesse et peut être même avec quelques sourires en coin et quelques regards moqueurs.

De cette journée qui devait être triste, elle en faisait une farce, un tour de force, et on pouvait bien l'imaginer s'exclamer avec la plus grande véhémence « c'est pas moi, j'ai rien fait, comment peux-tu imaginer ! Ho mais vraiment ! ».

Je ne sais pas ce qui la motivait le plus : ne pas nous quitter ou ne pas rejoindre son époux défunt. Mais pourquoi choisir ?

Six heures, c'était déjà ça de gagné ! Et on n'était pas au bout de nos surprises, ni elle au point de renoncer. Par une bien mystérieuse circonstance, le corbillard est également tombé en panne sur le chemin qui devait la mener au cimetière. Là, ce sont les pompiers qui ont eu à la fois bien du mal à intervenir et à expliquer ce qui ne pouvait pas l'être. Une panne « sans raison apparente ».

On est finalement arrivé au cimetière presque avant la fermeture. Tout le monde avait attendu, personne n'était parti, malgré un retard exceptionnel et une chaleur caniculaire.

Ce jour-là, je n'ai pas pleuré, je l'ai admirée. Elle avait vaincu pendant plusieurs heures les lois de l'univers, d'Otis et de la mécanique automobile. Quelle énergie ça avait dû lui demander ! « Penses-tu ! Un « bon peu » de volonté, c'est tout ! ».

Elle est maintenant enterrée depuis plusieurs années dans ce cimetière où, à l'évidence, elle ne voulait pas aller. Lorsqu'il s'agit de lui rendre visite dans cette dernière demeure, j'ai toujours ce sentiment partagé entre le souvenir joyeux de son ultime bataille et le chagrin de sa perte, ce manque abyssal qu'on ne peut pas combler.

Qui pour soutenir qu'il n'existe pas une vie après la mort ?